

L'entretien biographique et la saisie des interactions avec autrui

Didier Demazière, Ph.D.

Centre national de recherche scientifique (CNRS)

Résumé

De manière paradoxale, la diffusion des postures de recherche puisant à l'interactionnisme symbolique en France s'est appuyée sur l'enquête par entretiens approfondis plus que sur la démarche ethnographique. Si cette pente biographique place au cœur de l'investigation les expériences vécues, elle tend à sous-estimer les interactions travaillant les parcours biographiques. Nous proposons ici une méthode pour introduire plus fermement les interactions dans la biographie, et prendre en compte les processus d'ajustement des définitions de situation du locuteur avec celles d'autrui significatifs. Pour cela nous nous appuyons sur une enquête réalisée auprès de chômeurs et organisée en deux séquences : un entretien biographique classique puis un entretien focalisé sur des scènes d'interactions évoquées lors de la première entrevue. Nous procédons en comparant plusieurs cas afin d'identifier les écarts entre les interprétations que les mêmes enquêtés produisent de leur parcours selon qu'on utilise l'une ou l'autre des méthodes de collecte.

Mots clés

ENTRETIEN BIOGRAPHIQUE, EXPÉRIENCES VÉCUES, AUTRUI SIGNIFICATIFS, INTERACTIONS, CHÔMAGE

Introduction

Au cours des dernières décennies, l'intérêt des sociologues français pour les perspectives interactionnistes développées aux États-Unis et pour les courants de recherche issus de la « tradition sociologique de Chicago » (Chapoulie, 2001) s'est développé de manière constante. Cela s'est traduit par une intense activité éditoriale, passant par la traduction d'ouvrages de certains au moins des représentants emblématiques de ces approches (Becker, Goffman, Strauss en particulier), et par la publication d'introductions fournissant au lecteur français un panorama plus large (Corcuff, 1995; Coulon, 1992; De Queiroz & Ziolkowski, 1994; Grafmeyer & Joseph, 1990; Guth, 2008; Le Breton, 2004). Ce mouvement a accompagné une inflexion plus ample de la sociologie française, marquée par une importance grandissante accordée à l'enquête, une

prise de distance avec les approches hypothético-déductives, un intérêt pour la démarche de théorisation enracinée (Glaser & Strauss, 1967). Dans ce qui a été appelé parfois un « tournant descriptif » (Quéré, 1992), le référentiel interactionniste – ou tel ou tel de ses concepts ou dimensions – a été mobilisé par un nombre croissant de sociologues de terrain qui y ont puisé des instruments analytiques pour la réalisation de leurs recherches empiriques, au point que ce référentiel peut être tenu pour la matrice de la plupart des réflexions sur le travail de terrain (Cefaï, 2003).

Évidemment, les questions de recherche ont été déplacées, et les interrogations sur les expériences vécues des acteurs, sur leurs façons d’occuper des statuts, sur leurs points de vue réflexifs, etc., ont acquis un rang éminent dans les agendas de recherche. Ce mouvement s’est accompagné d’un intérêt croissant pour les approches biographiques, attentives aux points de vue des acteurs et à leurs propres manières de définir les situations qu’ils rencontrent, de produire le sens des épisodes de leur vie, d’interpréter les activités dans lesquelles ils sont engagés. L’entretien à orientation biographique, qu’il soit défini comme non directif (Michelat, 1975), compréhensif (Kaufmann, 1996), ethnographique (Beaud, 1996), approfondi (Demazière & Dubar, 2004), est ainsi devenu la méthode privilégiée de nombre de sociologues français (Demazière, 2007a).

L’intérêt croissant pour les perspectives interactionnistes et le recours grandissant aux méthodes d’entretien biographique sont intimement liés : non seulement ces deux inflexions se déroulent dans la même conjoncture, mais nombre de chercheurs puisent simultanément à ces deux sensibilités, théorique et méthodologique. Si la force de cette association tend à lui conférer un caractère d’évidence, il nous semble que cette connexion mérite d’être interrogée. Nous le ferons ici en centrant le questionnement sur les apports et limites de l’entretien biographique à la perspective interactionniste. Notre hypothèse est que les usages les plus répandus de cette méthode en France dessinent une pente biographique problématique à certains égards : tout en plaçant au cœur de l’investigation les expériences vécues et les points de vue des acteurs, ils sous-estiment les interactions travaillant les parcours biographiques.

Nous commencerons par préciser les coordonnées de cette pente en montrant qu’elle tend à privilégier un point de vue subjectif et personnel par rapport à un point de vue intersubjectif et relationnel, et ce faisant à accentuer la mise en cohérence du récit biographique et à en agencer les composantes autour d’un sens (direction et signification) resserré et focalisé (Demazière, 2007b). Puis, nous mobiliserons une enquête destinée à introduire plus

fermement les interactions dans le récit biographique et à prendre en compte les processus d'ajustement, réussi ou non, des définitions de situation du locuteur avec celles d'autrui significatifs. Après en avoir présenté quelques résultats autour de trois cas, nous reviendrons finalement sur cette forme de contextualisation des biographies.

Remonter la pente biographique : à la recherche des interactions

Indéniablement la méthode biographique est associée à la tradition sociologique qui se développe à Chicago au tournant des années 1920-30 (Conwell & Sutherland, 1937; Shaw, 1930, 1936; Thomas & Znaniecki, 1998). Elle constitue en effet un instrument analytique permettant d'accorder une grande importance aux interprétations que les acteurs donnent de leur action, des situations vécues, des événements de leur vie. Dans ce cadre général, cette perspective emprunte des orientations différenciées, et son succès en France à travers la méthode de l'entretien biographique se différencie nettement de la *Life History* caractéristique de la posture développée dans le sillon de la sociologie de Chicago. En effet, la méthode de la *Life History* s'inscrit assez clairement dans le cadre d'une approche ethnographique, puisque l'étude du parcours individuel s'appuie sur la réalisation d'entretiens personnels, mais aussi sur une série d'autres sources complémentaires et extérieures au sujet, comme des données statistiques, des articles de presse, des témoignages d'autres individus, des observations directes, etc. La recherche fondée sur des entretiens n'est pas négligée, et cette méthode fait d'ailleurs l'objet de réflexions éclairantes (Becker & Geer, 1969; Hughes & Benney, 1996). Mais il s'agit de contribuer à des études de communautés qui participent de la production d'une « mosaïque scientifique » (Becker, 1986).

Les usages de la démarche biographique sont diversifiés (Peneff, 1994), mais la diffusion de la méthode de l'entretien biographique s'est faite pour l'essentiel dans une autre direction, consistant moins à renseigner le fonctionnement d'un monde social (Bertaux, 1980, 1997) qu'à saisir les engagements dans une activité sociale, consistant à privilégier les univers de sens par rapport aux univers de vie (Schwartz, 1999). Il s'agit alors de comprendre l'expérience de ceux qui partagent une condition donnée et de débusquer les significations qu'ils y investissent. Une orientation qui met souvent en évidence combien le fait d'occuper une même position sociale n'exclut nullement l'hétérogénéité des interprétations et significations qui y sont associées (Mayer, 1995). Se profile alors une focale biographique qui resserre l'enquête sur la mise en intrigue du parcours dans le récit du sujet. Or il importe tout autant d'adopter un angle de vue plus large, capable de capter – à travers le récit – des interactions dans lesquelles le sujet a été engagé.

Autrement dit, une perspective dialogique peut compléter la perspective narrative dominante.

Perspectives narrative ou dialogique

L'entretien biographique suppose, *a minima*, que les personnes interviewées racontent quelque chose à propos de leur vie, de certaines de ses dimensions (vie professionnelle, familiale...) ou de certains moments (enfance, retraite...), dans le cadre d'un échange ouvert, approfondi, compréhensif, éloigné de la succession des questions prédéterminées caractéristiques du questionnaire. Raconter son parcours à un chercheur en sciences sociales, c'est dire le monde dans lequel on vit et on a vécu, c'est exposer le monde auquel on croit qui est aussi « son monde » (Berger & Luckmann, 1986), c'est argumenter une suite de « définitions de situation » (Thomas, 1923). La production du récit fonctionne par sélection d'événements et d'épisodes, parce que le temps est compté et que tout ne peut pas être dit ou que la consigne de départ invite à et autorise cette sélection (« ce qui est important pour vous »). Mais aussi, et surtout, parce que raconter c'est agencer, accommoder, organiser des bribes de sa vie pour donner à celle-ci une forme, pour la mettre en ordre, pour lui attribuer un sens.

L'interviewé est ainsi considéré, explicitement ou non, et plus encore construit par le dispositif d'enquête, comme un narrateur, engagé dans la production du sens de son parcours, dans la mise en cohérence des composantes de celui-ci. S'affirme ainsi une perspective narrative attentive à saisir le dialogue intérieur, la négociation avec soi-même, la « transaction subjective » (Dubar, 1994), et qui doit être différenciée d'une perspective dialogique attentive à saisir, au cours de l'entretien, les échanges avec autrui, les interactions avec les autres, la « transaction relationnelle ». Certes les interactions sociales sont des ingrédients de tout récit biographique, et nombre de personnages dotés du statut de véritables « actants » y sont convoqués (Demazière & Dubar, 2004). Mais il reste que ce matériau conduit à négliger par trop le « jeu dialogique de l'identité » (Goffman, 2002), qui combine des revendications du sujet du récit et des attributions exogènes auxquelles il est confronté, qui articule des instances énonciatives hétérogènes (Leimdorfer, 2007). À l'image de ce que Goffman avance à propos de l'identité revendiquée, le récit personnel est inséparable de récits alternatifs, plus ou moins virtuels ou réels (Goffman, 1977). Ces alternatives sont fréquemment proposées par les entourages, qui formulent des points de vue, délivrent des conseils, émettent des injonctions; et elles sont plus ou moins acceptées ou combattues, plus ou moins endossées ou écartées, perçues comme plus ou moins menaçantes ou attirantes par le sujet du récit.

Même si la production du récit biographique en situation d'entretien de recherche est conçue, théoriquement, à l'articulation de dimensions subjective et relationnelle, dans les enquêtes de terrain la première est nettement privilégiée. La mise en cohérence subjective et narrative est au cœur des investigations empiriques mobilisant l'entretien biographique quand les ajustements relationnels et dialogiques sont plus périphériques ou sous-estimés. Or la focalisation de l'intrigue peut être considérée comme un artefact méthodologique, consistant, par la dynamique même du récit biographique, à négliger les relations que le locuteur a entretenues et entretient avec des autrui qui pourtant contribuent directement à produire le sens des parcours et expériences. La perspective peut donc être complétée en considérant que les définitions de situations énoncées par un sujet sont aussi des contre-définitions portées par autrui et, à ce titre, elles sont l'objet de confrontations et de négociations. Il est évident, à tout le moins dans une perspective interactionniste, que les relations avec autrui sont des lieux de production de signification biographique et des instances de production des parcours personnels, dans lesquels différentes sources et ressources sont mobilisées au titre de marqueurs plus ou moins légitimes ou discutés.

Aussi le discours biographique doit être considéré dans sa dimension dialogique tout autant que dans sa dimension narrative. Car il met en jeu une intersubjectivité, ou plus exactement des intersubjectivités, qu'il convient de repérer et d'analyser. C'est le sens de la perspective dialogique proposée ici que de considérer cette dimension intersubjective, qui est aussi sociale dans la mesure où toute interaction s'inscrit dans des rapports sociaux distribuant des rôles, des pouvoirs, des ressources, et ordonnés par des normes, valeurs et règles.

Une méthode biographique à double focale

Aussi nous avons expérimenté un dispositif d'enquête destiné à introduire plus fermement les interactions dans l'entretien biographique et à prendre en compte les processus d'ajustement, réussi ou non, des définitions de situation du locuteur avec celles d'autrui significatifs. Ce dispositif a été mis en œuvre dans le cadre d'une enquête qui portait sur une population confrontée à l'expérience du chômage. Plus précisément, les individus interrogés étaient tous enregistrés à l'agence publique de l'emploi, depuis des durées variant entre huit et vingt-quatre mois, et ont été sélectionnés selon un principe de variété de leurs parcours antérieurs. La condition de chômeur est particulièrement intéressante dans notre perspective, parce qu'elle peut être caractérisée comme une « crise de statut » (Schnapper, 1999). Cela signifie tout d'abord que le chômage, en affectant la continuité dans les parcours professionnels, interroge, voire

déstabilise les interprétations subjectives des situations : il introduit un désordre, constitue une menace immédiate, risque de compromettre l'avenir. En cela, il constitue un levier pertinent pour étudier comment les individus concernés tentent de réparer leur parcours dans le cadre d'un entretien biographique. Cela signifie ensuite que le chômage est une condition encadrée par des institutions régulatrices et investie de significations normatives : il introduit dans la vie quotidienne des chômeurs des obligations spécifiques, il pèse sur les échanges avec les autres, il compte son cortège de conseils et de prescriptions. Le chômage est donc une expérience personnelle, subjective, intime, et il est tout autant une expérience socialisée, normée, relationnelle. C'est pourquoi il nous est apparu stimulant d'analyser ce phénomène dans une perspective double, narrative et dialogique.

Pour cela nous avons conçu un dispositif d'enquête spécifique orienté vers la compréhension des expériences du chômage composé de deux séquences. La première a été appuyée sur un entretien biographique de facture classique : il s'agissait d'inciter des enquêtés qui étaient tous dans une situation de privation d'emploi à raconter comment ils vivaient cette situation, comment ils y réagissaient. Pour cela l'entretien a été initié par une consigne ouverte et large (« pouvez-vous me raconter comment vous vivez le fait de ne pas avoir d'emploi, comment cela se passe, comment vous voyez les choses? ») et les relances ont été conçues à partir des énoncés de l'enquêté. Ce premier entretien a été analysé avec l'objectif d'identifier des personnages supposés importants du fait du rôle qu'ils semblaient jouer dans le récit.

L'autre séquence consistait à réaliser un second entretien deux semaines plus tard environ avec les mêmes individus en vue d'explorer avec précision les scènes d'interactions et les relations nouées avec ces autrui repérés comme particulièrement significatifs dans le récit collecté lors du premier entretien. La sélection de ces personnages a été réalisée en considérant l'importance dans le récit, et le second entretien permettait de valider ou d'invalider ces choix analytiques. À ce moment, l'échange a conservé un caractère ouvert orienté vers l'exploration des significations subjectives, tout en étant focalisé sur quelques épisodes, relations, personnages. Une trame d'entretien a été chaque fois construite à partir des actants repérés, ceux-ci pouvant constituer des êtres individuels, institutionnels, collectifs... L'objectif était d'explorer avec l'enquêté leur rôle et leur contribution à la définition de situation. La grille d'entretien comportait une série de consignes, similaires mais propres à chaque personnage, destinées à amorcer des petits récits, par construction partiellement déconnectés les uns des autres (« vous avez parlé la dernière fois de deux formatrices qui vous ont poussée comme vous avez dit. Est-ce qu'on peut revenir là-dessus pour me raconter comme ça s'est passé avec elles? »; « vous

avez parlé la dernière fois d'une visite dans une agence d'intérim qui vous a marqué. Est-ce qu'on peut revenir sur ce qui s'est passé, me raconter cette situation que vous avez vécue? »). La structure de l'entretien a consisté à passer d'un épisode à l'autre, en explorant chaque fois de manière la plus détaillée possible l'interaction et plus largement la relation, c'est-à-dire les conditions de la (ou des) rencontre(s), les points de vue des protagonistes, les propos échangés, les enseignements tirés. Ce protocole a été mis en œuvre en marge d'une enquête plus large centrée sur les expériences du chômage (Demazière, Guimarães & Sugita, 2006). Il a concerné un sous-ensemble de 27 chômeurs (sur plus de 70 interrogés initialement) sélectionnés selon un principe pragmatique parce que le premier entretien avait été réalisé par l'auteur de ces lignes. Il paraissait en effet indispensable que l'enquêteur soit identique dans les deux phases de l'enquête.

Nous présentons quelques résultats à partir de trois cas, qui ont été sélectionnés selon un double principe de diversité : les profils des chômeurs interrogés et les caractéristiques des principaux personnages convoqués. Les comparaisons successives des deux éclairages sur les biographies mettent en évidence des décalages systématiques de points de vue : quand le premier récit accentue la mise en cohérence de la biographie, le second entretien donne à voir une hétérogénéité, et même une dissonance, interprétative.

Djezon : Le rêve et ses limitations multiples

Djezon est un jeune qui n'a pas obtenu de diplôme et qui a quitté précocement et brutalement l'école pendant sa formation de chaudronnier. Commence alors, à l'âge de 17 ans, une longue période de difficultés d'insertion professionnelle, ponctuée par des passages dans de multiples statuts : plusieurs emplois très courts, deux stages de formation, des activités de travail au noir, un chômage récurrent. Quand Djezon est interviewé, alors qu'il est âgé de 24 ans, son dernier contrat de travail date de plus de 3 ans. Son père est ouvrier magasinier et sa mère est femme de ménage à temps partiel. Il a trois frères et sœur : l'aîné est employé de commerce et vit en couple dans une autre région, son frère cadet suit des études de technicien supérieur, sa jeune sœur prépare son baccalauréat.

Dans le récit livré au cours du premier entretien, Djezon puise dans ses expériences antérieures des ressources narratives pour anticiper l'avenir dont il rêve et argumenter sa capacité à se débrouiller pour le réaliser. Dans le second entretien, la focale bascule sur les difficultés qu'il rencontre pour faire partager ses aspirations par ses proches. Djezon apparaît alors soumis à des pressions convergentes et dévalorisantes qui réduisent son autonomie et le poussent à envisager un avenir alternatif beaucoup moins attractif.

La débrouillardise et le rêve

Le récit biographique produit par Djezon se caractérise par des changements marqués de style énonciatif, puisqu'il alterne des moments de fluidité narrative et d'argumentation nourrie – à propos de sa situation présente et de ses projets – et des passages où sa parole est plus hachée et difficile – concernant son parcours de formation et d'entrée dans la vie active. Son récit procède par modulations, consistant à minimiser certains événements et à accorder une grande importance à d'autres, proposant ainsi une reconstruction cohérente d'un parcours pourtant marqué par une accumulation de difficultés, affirmant une capacité à « se débrouiller » malgré tout, et valorisant finalement la réalisation d'un « rêve » qui constituerait une forme d'accomplissement professionnel et personnel.

Dès le démarrage de l'entretien, Djezon introduit une intrigue, voire un suspense, en accumulant les termes et expressions qui montrent qu'il est très actif et effacent sa condition statutaire de chômeur. Il se dit « très occupé », il annonce être « vraiment débordé », il affirme avoir « pas mal de trucs à faire », il revendique de faire « des bricoles, des petites choses ». Ces expressions évoquent l'univers du travail au noir, non déclaré, mais sa définition de situation ne s'y réduit pas. Car son argumentation valorise plutôt ses capacités à « s'en sortir », à « faire un truc », ce qu'il appelle encore la « débrouillardise ». D'emblée un enjeu majeur du récit est de s'instituer en sujet de sa propre histoire, de se présenter à l'enquêteur comme un sujet qui maîtrise son parcours, en gère les difficultés et en surmonte les embûches.

Quand les relances de l'enquêteur aiguillent Djezon vers son passé, son discours est plus économe. De multiples événements sont mentionnés brièvement, pour être aussitôt dévalorisés : l'école c'était « n'importe quoi », les stages étaient « bidon », les petits emplois signifiaient « faire le larbin » et obligeaient à « fermer sa gueule ». S'ils peuvent apparaître comme autant de signes d'échecs répétés et de ratages successifs, ces épisodes sont en fait dévalués, neutralisés et évacués du récit. Leur fonction narrative consiste à renforcer l'argument central : si ces séquences ne conduisent qu'à l'impasse, alors il faut prendre un autre chemin, inventer des alternatives. C'est bien ces conclusions qu'en tire Djezon (« j'ai vu que c'était même pas la peine, là je ne peux rien faire, c'est forcé [faussé? (inaudible)] »), qui lui permettent de valoriser la « débrouillardise » et, plus encore, la conversion en projet d'avenir, qu'il qualifie de « rêve ».

Ce « rêve » constitue pour Djezon une manière d'échapper définitivement aux expériences négatives qui ont émaillé les débuts de son parcours : il s'agit donc d'éviter toute relation salariale et de devenir son

« propre patron », « installé à son compte ». Et cette perspective acquiert de la force parce qu'elle peut s'appuyer sur ses activités présentes qui démontrent ses capacités à s'en sortir. Plus encore, ses « bricoles » apparaissent comme une forme d'apprentissage et d'incorporation d'un « métier », qui lui permettent d'avoir « quelque chose dans les mains », de montrer qu'il « travaille bien », de prouver qu'il a « du courage », de démontrer qu'il est « sérieux ». La perspective d'avenir est donc inscrite dans la continuité de la situation actuelle, même si la réalisation du rêve suppose de surmonter certains obstacles : « il me faut de l'argent pour débiter », « la paperasse je ne comprends rien ». Il n'est donc « pas facile de se lancer », mais c'est bien cette anticipation qui pilote le sens du récit de Djezon. Cette interprétation resserrée peut être réexaminée à partir d'un point de vue analytique qui prête une plus grande attention à certains personnages du récit et qui se focalise sur leurs relations réciproques avec Djezon.

La résistance aux pressions dévalorisantes

Il n'est pas aisé de dresser l'inventaire des personnages évoqués par Djezon, car plusieurs d'entre eux sont étroitement interdépendants au point qu'ils n'apparaissent que partiellement comme des instances d'énonciation et d'action autonomes : il s'agit du père, de la mère et du frère aîné, qui forment la famille de Djezon et disqualifient sa définition de situation. Celui-ci doit donc subir des pressions quotidiennes. Il tente d'y résister, et pour cela il peut convoquer une autre personne, désignée comme « mon pote », mais qui apparaît bien isolée des autres.

Un premier personnage (« mon père ») a un point de vue frontalement opposé à celui de Djezon, et celui-ci redoute sa capacité de coercition. Leur parcours diverge puisque Djezon dévalorise et rejette la condition ouvrière et salariale de son père et leurs points de vue sont inconciliables parce que le père veut que son fils « travaille comme tout le monde, alors ça veut dire à l'usine ». Ce que Djezon entreprend ou projette n'est pas considéré comme acceptable ou crédible : ses activités, ce n'est « pas du travail », et son projet ce n'est « pas sérieux, du vent ». La relation est donc difficile, conflictuelle, émaillée de « coups de gueule ». Surtout, au fil du temps le poids – ou le pouvoir – de ce personnage semble se renforcer, dans la mesure où il exige de manière plus pressante un ajustement de conduite de la part de son fils, et le somme de « régulariser » sa situation au plus vite : « il m'a dit qu'à 25 ans c'est fini de rigoler, il faut travailler. Il n'arrive pas à comprendre que c'est ce que je veux, mais à mes conditions ».

Le frère aîné joue un rôle similaire, mais avec un pouvoir de contrainte bien moindre. Il s'appuie sur son propre parcours (âgé de 29 ans, il est employé

de commerce et a fondé une famille) pour « faire la morale », pour se prendre pour « quelqu'un de supérieur », pour exiger « d'arrêter les conneries ». Pire encore, il considère Djezon comme un « fainéant », et il est en retour étiqueté comme un « sale con méprisant ». La relation est si dégradée que Djezon ne veut plus rendre visite à son frère, mais cette rupture relationnelle n'efface pas le poids de l'interaction dans le discours biographique.

Les interactions avec la mère alimentent le même processus de contre-interprétation par rapport au point de vue et au projet de Djezon, même si le mode d'expression du désaccord est différent. La relation nouée associe d'un côté soutien moral et attention, et de l'autre persuasion et conversion : « ma mère elle me comprend, mais pour elle, il faut que j'arrête de rêver en fait. Elle me dit de descendre sur terre quoi, elle n'est pas d'accord ». Ainsi, au sein de son groupe familial, Djezon est poussé, avec des modalités différentes selon ses interlocuteurs, à renoncer à son rêve et à envisager un autre avenir professionnel, celui auquel il tente d'échapper.

Pour résister Djezon est quasiment seul. Certes il mobilise un autre personnage, nommé « mon pote », qui partage son point de vue, ses activités et son rêve. C'est avec lui que Djezon a commencé « les bricoles », c'est lui qui lui a « appris pas mal de choses », et c'est grâce à lui qu'il a pris conscience d'avoir « quelque chose dans les mains ». Au-delà de ces dimensions d'apprentissage et de collaboration, Djezon décrit une relation qui a transformé sa vie, parce qu'elle lui « a donné de l'énergie », qu'elle lui a permis de « retrouver l'envie de se bouger ». Ce personnage a donc joué un rôle pivot en amorçant un tournant biographique et en consolidant l'interprétation que Djezon a de sa situation. Mais si son déménagement n'a provoqué ni rupture des contacts, ni affectation de la relation, le poids de celle-ci dans vie quotidienne de Djezon devient moins déterminant.

Ce que Djezon nomme son « rêve », ou encore sa « débrouillardise » considérée comme un marqueur concret de cette anticipation, est bien une question centrale qui marque les interactions avec les autres. Mais ce rêve ne fait pas l'objet de négociations, d'ajustements, de compromis : il est une perspective personnelle que Djezon ne peut faire partager par les membres inflexibles de sa famille. Il ne peut pas négocier, et ne peut que résister aux pressions convergentes qu'il subit. La question qui se pose alors est de savoir pendant combien de temps encore il pourra résister et maintenir, contre ses proches, son interprétation de sa situation, ou dans quelle mesure il pourra réaliser son « rêve », et ce faisant imposer son point de vue.

Joëlle : Les ambitions et leurs limitations

Joëlle est une femme de 39 ans qui a cessé de travailler pendant 11 ans afin d'élever ses enfants, désormais âgés de 7 et 11 ans. Après un baccalauréat en secrétariat, elle a obtenu un poste d'assistante de direction qu'elle a occupé pendant 5 ans avant d'arrêter de travailler. Son mari est ingénieur dans un groupe d'imprimerie et ses responsabilités l'obligent à effectuer de fréquents déplacements, en France et de plus en plus souvent à l'étranger. Ayant décidé de renouer avec son activité professionnelle, Joëlle a suivi un stage de formation de « mise à niveau » afin d'actualiser ses connaissances et d'enclencher une recherche d'emploi.

Lors du premier entretien, Joëlle propose une périodisation bien réglée et maîtrisée de son parcours, qui s'ouvre sur une nouvelle séquence, marquée par sa volonté de reprendre une activité professionnelle et par des « ambitions retrouvées ». Au cours du second entretien, elle tempère et modère cette définition de situation, car celle-ci reçoit des soutiens variables dans son entourage, ce qui la contraint à rechercher un difficile compromis qui menace ses perspectives initiales.

Des ambitions retrouvées

D'emblée, Joëlle pointe l'interruption de son parcours professionnel par une période consacrée à « élever les enfants ». Mais elle revendique cette scansion comme le résultat maîtrisé de décisions mûries. Tout en renseignant avec précision les trois séquences de son parcours, elle cherche à renouer les fils de son activité professionnelle, en affirmant de manière récurrente la continuité de ses ambitions (« au niveau professionnel, j'ai toujours été ambitieuse », « je n'ai pas l'impression d'avoir coupé, je retrouve mes ambitions, un peu plus tard, voilà tout »). Le récit, produit à un moment qualifié de « redémarrage », est alors orienté vers l'argumentation des capacités à réaliser ces ambitions; au fil du développement narratif, il se focalise de plus en plus nettement sur cette perspective.

Joëlle se projette dans une situation professionnelle qu'elle situe dans la continuité de son diplôme, de son expérience professionnelle, et du stage de remise à niveau achevé il y a quelques mois : « le travail d'assistante j'ai toujours adoré ça [...] c'est mon fil rouge dans tout ce que j'ai fait ». Elle rejette l'identité de mère de famille inactive et affirme avoir abandonné provisoirement (« j'ai toujours su que je retravaillerai ») et avec regret (« ça m'a arraché les tripes mais c'était quand même mieux ») un poste d'assistante de direction qui était « très, très intéressant ». C'est la prise en considération de « l'équilibre de la vie de la famille » qui a pesé, en dépit du « besoin de travailler quand même ». Et les bons débuts de la scolarité des deux enfants

l'ont convaincue qu'une nouvelle période de sa vie pouvait s'ouvrir et « qu'il était temps de retravailler ».

Son retour à l'emploi est préparé, par la réalisation d'un bilan de compétences et la participation à un stage, car l'objectif est de « prendre un nouveau départ en mettant toutes les chances de son côté ». Or ces expériences ont conforté ses aspirations, renforcent sa détermination, consolident ses ambitions, car elle a pu « voir que son niveau n'était pas trop retombé », « apprendre à montrer sa valeur », « prendre confiance ». Aussi les difficultés d'une recherche d'emploi qui « demande des efforts » sont-elles appropriées comme l'occasion d'acquérir une « discipline » et une « méthode » et d'éprouver son « ambition ». Joëlle se présente comme un acteur stratège et rationnel, qui définit des objectifs et des cibles à atteindre, prépare à l'avance ses coups, suit un « plan pour y arriver ». Cette posture consolide la légitimité des ambitions, au point que celles-ci apparaissent comme des anticipations réalistes, voire frappées du sceau de l'évidence : « j'ai tout organisé. Je suis comme ça, il faut mûrir à l'avance, et après je sais que je peux y arriver. Je ne sais pas expliquer, mais avoir de l'ambition voilà, ça veut dire prévoir les détails pour que ça marche quoi ».

Le récit biographique de Joëlle est donc structuré par une mise en cohérence particulièrement appuyée, qui traverse et relie des séquences pourtant bien différentes : elle est « ambitieuse », elle a « retrouvé de l'ambition ». Cet univers de croyances constitue la clé du récit, dont il soutient la progression et dont il pointe l'issue. Mais la prise en compte des interactions entre le sujet du récit des autres qu'il considère importants conduit à réévaluer la focalisation du parcours et à souligner certaines incertitudes, qui tranchent singulièrement avec la certitude affichée au cours du premier entretien.

L'invention d'un compromis incertain

Le second entretien est organisé autour de trois personnages auxquels Joëlle attribue un rôle important dans le déroulement de son parcours. Elle désigne chacun d'eux par un article possessif, ce qui marque sans doute la dimension affective des relations entretenues avec eux : « mes deux formatrices », « ma meilleure amie », « mon mari ». Mais ces actants ne partagent pas tous le même point de vue sur les ambitions professionnelles de Joëlle. Celle-ci apparaît alors écartelée sans pouvoir trancher du fait de la densité affective des liens avec ces personnages. Elle apporte alors une réponse différente à l'incompatibilité des interprétations en tentant d'inventer un compromis incertain, voire imprécis et improbable.

Au personnage désigné comme « mes deux formatrices » est attribuée une action ponctuelle mais déterminante. Il a fortement soutenu et encouragé

Joëlle dans son projet de retour à l'emploi et dans son ambition professionnelle : « elles ont été formidables. Elles ont su m'écouter, me faire confiance et me donner confiance. C'était tout le temps, tout le temps : il faut persévérer parce que tu peux le faire. Des petites choses comme ça, qui font que tu te dis, je suis dans le vrai quoi ». Parmi d'autres professionnels de l'emploi Joëlle retient exclusivement « mes deux formatrices » car celles-ci ont provoqué un « déclic » : « c'est avec les discussions avec elles [...] ça a joué comme, de se dire on a le droit d'être ambitieuse [...] C'est ça le déclic ».

Avec le deuxième personnage, appelé « ma meilleure amie », Joëlle a noué une relation continue depuis l'enfance. C'est donc quelqu'un qui compte plus que tout autre d'une certaine manière puisque Joëlle indique que c'est « la personne en qui j'ai le plus confiance », quelqu'un avec qui une relation incomparable est nouée : « on se dit tout, mais vraiment tout [...] on n'a pas de secret, c'est une sorte de pacte qui date de notre adolescence ». Ce personnage est une source de soutien et de reconnaissance du projet de Joëlle (« elle me pousse beaucoup »), mais il est un modèle. Car Joëlle a une relation d'identification avec cette amie, qui a toujours travaillé tout en élevant ses trois enfants, seule qui plus est depuis quelques années, qui a « fait carrière », et qui « quelque part fascine un peu ». L'interaction est ici infra langagière, elle ne passe pas par un échange discursif. Et l'action de ce personnage peut se passer de mots ou d'actes précis, car comme énonce Joëlle : « c'est un exemple par certains côtés [c'est-à-dire, un exemple?] Bah je suis convaincue de toute façon. Oui la femme elle doit travailler. C'est comme une nécessité, elle ne peut pas juste avoir sa famille pour se réaliser ».

Le troisième personnage – « mon mari » – introduit une dissonance car il défend un autre point de vue, contradictoire. Plus, le fait que ses deux intimes n'entretiennent entre eux qu'une relation superficielle (« ils ne s'entendent pas beaucoup ») introduit dans le récit de Joëlle une ligne de clivage qui tranche avec le récit, produit lors du premier entretien, d'une ambition en train de se réaliser. À certains égards, Joëlle et son mari forment un unique actant, puisque les décisions professionnelles la concernant (arrêt puis reprise) ont été « prises à deux ». Elle affirme que son mari soutient ses « ambitions professionnelles », tout en modulant son propos : « il est derrière moi en un sens ». Tout est en effet question d'interprétation. Et sur ce plan le mari s'inquiète des conséquences familiales de l'engagement professionnel de Joëlle, d'autant que lui-même est de moins en moins disponible : « pour lui, la priorité c'est la stabilité de la famille, que les enfants se sentent bien ». Cela le conduit alors à freiner les ambitions de son épouse : « il me dit qu'il faut bien peser le pour et le contre, pas m'embarquer dans un boulot qui va me bouffer quoi. Bon le

problème c'est ça que si tu veux un peu d'intérêt, c'est pas je fais mes heures et je pars. Tu fais ça, ça te coupe les ailes, c'est sûr ».

Les ambitions professionnelles de Joëlle sont un enjeu central des interactions nouées avec les principaux personnages longuement évoqués lors du second entretien. Elles ne font pas l'objet d'une qualification commune, et cristallisent des appréciations divergentes chez ses intimes : quand son amie la stimule, son mari la freine. Il revient alors à Joëlle, seule, de tenter de combiner des contradictoires. Elle en est alors réduite à inventer, pour elle-même, un compromis en imaginant un poste « intéressant mais pratique au niveau des horaires » et ce faisant à introduire dans son parcours une nouvelle incertitude liée à son anticipation du caractère improbable d'un tel emploi.

Benoit : La carrière et ses significations alternatives

Benoit est un cadre commercial qui a suivi une carrière ascendante. Un brevet de technicien supérieur en poche, il se fixe dans le domaine de l'équipement informatique des entreprises. Il a changé plusieurs fois de poste ou d'employeur, en progressant toujours en niveau de responsabilité et de rémunération. Mais il a connu un licenciement économique qu'il n'avait pas anticipé, à la suite du rachat de son entreprise par un concurrent. Il est marié et père d'un enfant de 12 ans. Son épouse est traductrice, et elle travaille en indépendant et à temps partiel. Ils habitent une grande maison d'architecte et remboursent un lourd crédit immobilier.

Au cours du premier entretien, Benoit argumente son parcours comme une réussite maîtrisée dans laquelle l'épisode de chômage actuel apparaît comme une opportunité pour préparer l'avenir et relancer sa carrière. La poursuite de celle-ci est aussi au cœur des interactions avec différents autres significatifs rapportées dans le second entretien. Mais, selon les interlocuteurs, les échanges dessinent des orientations alternatives, contraignant Benoit à composer avec des attentes incompatibles.

La poursuite d'une carrière

Benoit produit un récit chronologique sans effort apparent de remémoration, comme si le curriculum vitae mis au point pour sa recherche d'emploi constituait un guide efficace. Mais la succession des séquences est argumentée comme une « carrière plutôt rapide », qui « va se poursuivre ». Dès l'entame de l'entretien, Benoit affirme qu'il connaît une réussite professionnelle incontestable. Ainsi, il décrit son dernier poste avec force détails destinés à démontrer l'ampleur de ses responsabilités (« plus de 30 commerciaux à gérer, il faut le faire »), et l'évidence de son efficacité (« j'ai multiplié le chiffre d'affaires par 1,7 en 3 ans »). Il poursuit en égrenant la succession de ses emplois, car il a toujours eu des fonctions commerciales correspondant à sa

« passion », il a toujours progressé au gré de ses changements de postes (« j'ai avancé tout le temps, tout le temps »), il a toujours été « performant ». En revendiquant une « belle carrière » il souligne cette progression et il pointe aussi sa capacité à maîtriser son parcours, en s'attribuant les mérites de cette réussite : « j'ai organisé ma carrière sans me précipiter parce que je crois que c'est le travail qui paie. Si tu veux des résultats il faut pas compter. J'ai toujours raisonné, oui, c'est comme ça que j'ai pu me faire une belle carrière ».

L'épisode de chômage ne cadre pas avec ce récit. Mais Benoit le repousse en dehors du cadre, en le présentant comme le produit de mécanismes indépendants de ses performances et de son efficacité productive : « c'est une autre histoire. C'est des décisions du top management, bon, liées à des luttes de pouvoir. Parce que la boîte a été rachetée et alors il faut avancer ses pions. Donc il y a eu un nettoyage, voilà, j'ai été pris dedans ». Dans un second temps cet épisode est réintégré dans le parcours, dont il devient une ressource, et ceci de deux manières. D'abord c'est une occasion pour compléter une formation initiale en décalage par rapport au niveau de responsabilité atteint et pour acquérir de nouvelles compétences (« j'ai profité pour faire un stage de management, parce que je n'ai pas les bases théoriques »). Ensuite c'est une opportunité pour préparer et organiser la suite de sa carrière, afin de renouer avec la dynamique de progression (« je me dis que c'est aussi un bon moment pour faire le point et repartir de l'avant »).

Mais Benoit n'est pas aussi prolixe quand il est interrogé sur ses perspectives d'avenir. Certes il se réfère encore et de manière réitérée à la « carrière », mais il n'apparaît pas aussi efficace et pressé que lorsqu'il retraçait son parcours antérieur. Et certaines remarques donnent à son chômage une signification plus incertaine : « finalement ça me permet de souffler un peu de me ressourcer. Je suis en phase de réflexion, je ne veux pas me précipiter ». En réponse aux relances de l'enquêteur, il situe sa réflexion dans le cadre d'un ciblage des pistes professionnelles dans le domaine commercial.

Ainsi l'entretien biographique de Benoit est structuré par la catégorie de carrière, qui constitue une offre de signification mobilisable pour rendre compte de son parcours antérieur et pour revendiquer sa capacité de maîtrise de sa vie professionnelle. L'improbable entrée en chômage est également interprétée dans ce cadre cognitif, et les projections d'avenir y sont également inscrites. Ce parcours professionnel peut pourtant être éclairé d'un jour nouveau, en mobilisant des actants qui développent leurs propres conceptions et systèmes d'attentes, et interagissent avec Benoit autour de ce que doit ou devrait être sa situation et son avenir professionnels.

La gestion d'attentes incompatibles

Le second entretien est centré sur les interactions de Benoit avec trois personnages principaux. Deux d'entre eux sont des personnes clairement identifiées (« mon père », « ma femme »), et le troisième est un collectif plus indistinct mais doté néanmoins d'une cohérence dans l'action (« dans le milieu »). Le recentrage du questionnement biographique sur ces actants fait surgir une alternative à la carrière commerciale, et déplace la signification de la catégorie de « carrière », qui demeure structurante. Émergent des systèmes d'attentes incompatibles qui sont adressés à Benoit et entre lesquels il doit se positionner.

L'actant qui est désigné de manière énigmatique comme « dans le milieu » introduit une rupture par rapport au récit initial, où il renvoyait à une autre passion de Benoit, située hors de la sphère du travail, en extériorité avec la carrière professionnelle. Il désigne le milieu du cyclisme amateur, dans lequel Benoit est investi de longue date, d'abord comme coureur, puis entraîneur, et enfin président d'un club à la renommée locale bien établie. Ces activités bénévoles acquièrent une place plus centrale dans le second entretien, à mesure qu'elles sont connectées à des perspectives professionnelles. Ce « milieu » est ainsi le déclencheur d'une nouvelle intrigue consistant en la transformation d'une « passion » pour le cyclisme en un « projet personnel » : « je ne sais pas comment ça s'est fait, voilà j'ai commencé à me dire que je pouvais peut-être réaliser, ben tout connecter quoi [...] Alors j'ai commencé à réfléchir à la possibilité de monter un projet personnel, je savais pas trop au début, mais d'utiliser ma passion pour le vélo comme un moteur pour un projet en fait ». Les interactions avec « le milieu » ont alors joué un rôle décisif dans la consolidation de cette éventualité, car Benoit a entrepris de « discuter avec les uns les autres » et il a alors reçu « beaucoup de soutiens », « beaucoup d'encouragements ». Ces échanges sont aussi un moyen pour préciser et expliciter un horizon, « un projet qui prend corps », et formuler une perspective professionnelle nouvelle, inscrite dans la continuité de son parcours... extra-professionnel : « ouvrir un magasin de vélos spécialisé ». C'est alors avec ses réflexes et compétences de commercial que Benoit réévalue cette perspective, considérant que son engagement dans le milieu cycliste est susceptible de lui « ouvrir un marché », de constituer « une clientèle ».

Le deuxième personnage (« mon père ») renforce cette perspective, qui plus est dans les mêmes registres : celui de la passion et celui du calcul commercial. Car Benoit et son père ont des parcours sportifs et bénévoles assez comparables dans le cyclisme. Cette proximité installe ce personnage dans un rôle privilégié de conseil, et elle le conduit à s'enthousiasmer pour un projet

dans lequel il semble se reconnaître : « mon père lui il est comme un gamin. Il est excité comme jamais. Je ne sais pas, c'est peut-être un rêve enfoui, je ne sais pas ». De plus la proposition d'un soutien financier consolide le calcul commercial de Benoit. Les deux premiers personnages alimentent une alternative au récit initial, dessinant un tournant dans le parcours professionnel mais aussi une continuité dans le parcours personnel.

Le troisième personnage (« ma femme ») est investi d'attentes divergentes, qui jouent comme un rappel à la carrière professionnelle argumentée dans le premier entretien. Il apparaît comme un opposant ferme et décidé à une perspective que Benoit a présentée par étapes progressives, d'abord comme une « idée un peu en l'air », puis comme une « éventualité qui fait son chemin », enfin comme un « projet rentable ». Mais ce projet n'a pas emporté l'adhésion, et sa femme le ramène à la condition salariale stable et à une carrière ascendante, c'est-à-dire à son parcours antérieur : « ça ne passe pas. Pour elle c'est le grand saut dans l'inconnu quoi. Ben oui, il y a des risques, il y en a toujours. Mais ça lui fait peur. Même un risque calculé c'est un risque et on ne peut pas faire autrement, mais ça coince de ce côté ». Lui considère que « se lancer dans le commerce du vélo » ne rompt pas la continuité de sa carrière professionnelle (« c'est toujours du commercial même si c'est pas les ordinateurs »), mais sa femme défend le point inverse, et y voit une rupture qu'elle a « du mal à comprendre ».

La carrière de Benoit est une dimension transversale aux interactions nouées avec divers personnages, mais les échanges délimitent deux orientations de carrière différentes, incompatibles et exclusives, qui constituent autant de prolongements des deux parcours de Benoit, le professionnel et le bénévole. Benoit est donc confronté à la gestion d'attentes incompatibles. Et pour renouer les fils de sa carrière – quelle que soit l'acceptation privilégiée – il lui faut engager et réussir une négociation impliquant de trancher entre deux perspectives.

Les interactions, et au-delà

À l'évidence, les deux protocoles d'entretien biographique utilisés auprès des mêmes enquêtés débouchent sur des résultats significativement différents. Ce constat est partiellement tautologique si l'on admet que le discours biographique produit au cours d'une interaction avec un enquêteur est une reconstruction du parcours, indexée sur ses conditions de production (Demazière, 2008). En un sens, le constat montre combien les matériaux dépendent étroitement des instruments mobilisés pour les produire. La confrontation des méthodes conduit à styliser deux manières de mettre en forme les biographies. Dans un cas, elles apparaissent comme un

enchaînement, logique sinon chronologique, d'épisodes et de séquences qui font l'objet de valorisations différentielles et relatives racontées en termes d'amélioration de la situation, de dégradation, de tournants, de bifurcations, de continuités. Dans l'autre, elles apparaissent comme une circulation, simultanée ou différée, entre scènes et interactions qui sont le siège de valorisations plurielles et concurrentes racontées en termes de projections dans la situation, d'attentes, d'exigences, de soutiens, d'encouragements, d'oppositions, portées par des personnages rencontrés.

On peut désigner ces deux approches comme respectivement narrative et dialogique : la première est orientée vers la production d'un ordre temporel qui structure le parcours et qui tend à le focaliser et à le resserrer dans une direction, recherchée ou redoutée; la seconde est orientée vers la gestion d'un désordre relationnel qui agence le parcours et qui tend à l'inscrire dans une multiplicité d'options et d'alternatives, recherchées ou redoutées. Ainsi chacune des deux méthodes mobilisées ici incorpore une grammaire biographique spécifique, privilégiant la mise en intrigue ou la pluralité interprétative. Cela ne signifie nullement qu'il faille privilégier l'une ou l'autre; au contraire puisque, en pratique, l'entretien d'approfondissement centré sur les actants ne peut être effectué qu'après la réalisation d'un entretien approfondi centré sur la conduite de récit.

Il nous semble important et incontournable, en particulier dans le cadre des postures interactionnistes, de prêter une attention particulière à l'hétérogénéité des procédés interprétatifs qui traversent les biographies, et que le recours au seul récit tend à minimiser. Cela a permis à la fois de confirmer que le discours biographique – produit lors d'un entretien de recherche – est articulé à une signification structurante qui en fournit la trame et de nuancer ce résultat en montrant la variété des points de vue investis. En effet, dans chacun des trois cas examinés, nous avons pu repérer combien le récit était organisé autour d'une catégorie centrale, qui en fournissait la clé et en pilotait le dénouement : la débrouillardise de Djezon alimente la formulation d'un rêve; les ambitions de Joëlle soutiennent la continuité de son parcours; la carrière de Benoit constitue une équation structurante. Sur ce plan le second entretien confirme et renforce le premier récit. Et le centrage sur les interactions avec des personnages mentionnés pointent que les mêmes catégories sont des enjeux des échanges entre le sujet du récit et ses autres significatifs, dans lesquels elles prennent des significations hétérogènes : la débrouillardise est affectée de potentialités variables; les ambitions sont plus ou moins légitimes; la carrière reçoit des acceptions multiples. Nous avons alors pu montrer comment ces interprétations hétérogènes, et souvent incompatibles ou contradictoires, travaillaient les biographies et laissaient leur déroulement dans l'incertitude :

Djezon réalisera-t-il son rêve ou sera-t-il contraint d'intégrer la condition salariale et ouvrière; Joëlle préservera-t-elle ses ambitions ou devra-t-elle faire un compromis avec ses charges familiales; pour quelle orientation de carrière Benoit optera-t-il? Cette incertitude est inhérente au récit biographique puisqu'il inclut des projections d'avenir et des possibles non réalisés. Et elle est également soutenue par les points de vue des autrui significatifs dès lors qu'ils ne sont pas similaires ou convergents. Nous avons aussi mis en évidence un éventail de manières de gérer cette pluralité des définitions de situation : la résistance toujours incertaine à des pressions convergentes et coordonnées; la limitation des préférences par invention d'un compromis personnel; la négociation toujours délicate afin de faire accepter ses propres aspirations. La méthode proposée conduit donc à valoriser le « baroque des biographies » (Schwartz, 1990), qu'il est habituellement si difficile de saisir à partir d'un entretien même approfondi.

Cette focalisation sur les actants du récit et cette attention aux échanges entre les sujets des biographies et les personnages qui comptent pour eux ne permettent pas seulement d'injecter de l'interaction dans les approches biographiques. Elles permettent aussi de prendre en compte des rapports sociaux plus larges, dans la mesure où les échanges portant sur les définitions de situation, sur les interprétations des événements, sur les projections d'avenir, sont adossés à des normes sociales globales qu'ils contribuent à actualiser. Ainsi, dans le cas de Djezon, c'est la norme du travail et sa prise en compte dans les temporalités de l'entrée dans la vie active qui est en question, et si les actants exercent une pression croissante, c'est parce que cette norme apparaît plus impérative à mesure que la période de la jeunesse est supposée s'achever. Dans le cas de Joëlle, c'est la norme de la double activité féminine et les modalités d'articulation entre activité professionnelle et travail domestique et familial qui est en question, et si les actants adoptent des points de vue si contrastés, c'est parce que cette norme reste discutée. Dans le cas de Benoit, c'est la norme de la responsabilité économique du chef de famille et sa traduction dans un statut et une carrière professionnels qui est en question, et si les actants en ont des interprétations polaires, c'est parce que cette norme est moins prégnante du fait des changements dans les rapports de genre. À cet égard les trois études de cas proposées ici fournissent des éclairages non exhaustifs de ces jeux avec les normes organisant les participations à l'activité professionnelle, et on a pu montrer ailleurs combien, par exemple, la norme d'âge était également opérante (Demazière, 2002).

Éclairer les biographies à partir des interactions avec autrui devient un moyen d'interroger le fonctionnement normatif – ici dans le champ de l'emploi – en montrant combien les normes ne sont pas surplombantes, distantes et impératives, mais combien le rapport aux normes constitue une dimension centrale des expériences quotidiennes (De Munck & Verhoeven, 1997). Aussi, réintroduire plus spécifiquement l'interaction, c'est en quelque sorte faire un effort de contextualisation des biographies et des procédés interprétatifs mis en jeu par les acteurs au cours de leur vie, et – ce qui est à la fois identique et fort différent – au cours des interactions les plus significatives et les plus marquantes de leur point de vue. Le parcours biographique est alors saisi de manière relationnelle, en prenant en compte, à travers le récit du sujet, les perceptions et les significations des partenaires de ces échanges. Ce faisant on dépasse aussi le cadre des interactions situées, pour interroger le poids de normes sociales globales, actualisées et maniées en situation par ces acteurs, et pour décrire ce « couplage flou » entre niveaux d'analyse qu'il est si délicat d'appréhender (Goffman, 1983). Et, conformément à la posture interactionniste, ces normes sont conçues comme des processus et sont saisies de manière relationnelle, à partir des échanges entre partenaires des interactions.

Références

- Beaud, S. (1996). L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'entretien 'ethnographique'. *Politix*, 35, 56-74.
- Becker, H. S. (1986). Biographie et mosaïque scientifique. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63, 105-110.
- Becker, H. S., & Geer, B. (1969). Participant observation and interviewing : a comparison, and rejoinder. Dans G. J. Mac Call, & J. L. Simmons (Éds), *Issues in participant observation : a text and reader* (pp. 322-341). Reading : Addison-Wesley.
- Berger, P., & Luckmann, T. (1986). *La construction sociale de la réalité*. Paris : Méridiens Klincksieck.
- Bertaux, D. (1997). *Les récits de vie*. Paris : Nathan.
- Bertaux, D. (1980). L'approche biographique : sa validité méthodologique, ses potentialités. *Cahiers internationaux de sociologie*, LXIX(2), 198-225.
- Cefai, D. (2003). *L'enquête de terrain*. Paris : La Découverte.
- Chapoulie, J.- M. (2001). *La tradition sociologique de Chicago. 1892-1961*. Paris : Le Seuil.

- Conwell, C., & Sutherland, E. H. (1937). *The professional thief*. Chicago : University of Chicago Press.
- Corcuff, P. (1995). *Les nouvelles sociologies*. Paris : Nathan.
- Coulon, A. (1992). *L'École de Chicago*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Demazière, D. (2002). Chômeurs âgés et chômeurs trop vieux. Articulation des catégories gestionnaires et interprétatives. *Sociétés contemporaines*, 48, 109-130.
- Demazière, D. (2007a). À qui peut-on se fier? Les sociologues et la parole des interviewés. *Langage et société*, 121-122, 85-100.
- Demazière, D. (2007b). Quelles temporalités travaillent les entretiens biographiques rétrospectifs? *Bulletin de méthodologie sociologique*, 93, 5-27.
- Demazière, D. (2008). L'entretien biographique comme interaction. Négociations, contre-interprétations, ajustements de sens. *Langage et société*, 123, 15-35.
- Demazière, D., & Dubar, C. (2004). *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion* (2^e éd.). Québec : Presses de l'Université Laval.
- Demazière, D., Guimarães, N. A., & Sugita, K. (2006). Unemployment as a biographical experience. *ISS Research Series*, 15, 70-149.
- De Munck, J., & Verhoeven, M. (Éds). (1997). *Les mutations du rapport à la norme*. Bruxelles : De Boeck Université.
- De Queiroz, J.- M., & Ziolkowski, M. (1994). *L'interactionnisme symbolique*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- Dubar, C. (1994). *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*. Paris : Armand Colin.
- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (1967). *The discovery of grounded theory. Strategies for qualitative research*. Chicago : Aldine.
- Goffman, E. (1977). *Stigmate. Les usages sociaux du handicap* (2^e éd.). Paris : Éditions de Minuit.
- Goffman, E. (1983). The interaction order. *American Sociological Review*, 48, 1-17.
- Goffman, E. (2002). *L'arrangement des sexes* (2^e éd.). Paris : La Dispute.
- Grafmeyer, Y., & Joseph, I. (1990). *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*. Paris : L'Harmattan.

- Guth, S. (Éd.). (2008). *Modernité de Robert Erza Park. Les concepts de l'École de Chicago*. Paris : L'Harmattan.
- Hughes, E. C., & Benney, M. (1996). La sociologie et l'entretien. Dans E. C. Hughes (Éd.), *Le regard sociologique. Essais choisis* (pp. 281-290). Paris : Édition de l'Ehess.
- Kaufmann, J.- C. (1996). *L'entretien compréhensif*. Paris : Nathan.
- Le Breton, D. (2004). *L'interactionnisme symbolique*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Leimdorfer, F. (2007). *Les sociologues et le langage. Langage, sens et discours en sociologie* (Mémoire de HDR). Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines.
- Mayer, N. (1995). Analyse critique de « La misère du monde ». *Revue française de sociologie*, XXXVI, 355-370.
- Michelat, G. (1975). Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie. *Revue française de sociologie*, XVI(1), 229-247.
- Peneff, J. (1994). Les grandes tendances de l'usage des biographies dans la sociologie française. *Politix*, 27, 25-31.
- Quéré, L. (1992). Le tournant descriptif en sociologie. *Current Sociology*, 40, 139-165.
- Schnapper, D. (1999). *La compréhension sociologique. Démarche de l'analyse typologique*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Schwartz, O. (1990). Le baroque des biographies. *Cahiers de philosophie*, 10, 173-183.
- Schwartz, O. (1999). Symposium sur analyser les entretiens biographiques. *Sociologie du travail*, 41(4), 453-461.
- Shaw, C. R. (1930). *The Jack-Roller. A delinquent boy's own story*. Chicago : University of Chicago Press.
- Shaw, C. R. (1936). *Brothers in crime*. Chicago : University of Chicago Press.
- Thomas, W. I. (1923). *The unadjusted girl, with cases and standpoint for behaviour analysis*. Boston : Little, Brown & Company.
- Thomas, W. I., & Znaniecki, F. (1998). *Le paysan polonais en Europe et en Amérique : récit de vie d'un migrant*. Paris : Nathan.

***Didier Demazière** est sociologue. Chercheur au CNRS, il est membre du Centre de sociologie des organisations (CNRS et Sciences Po). Ses thèmes de recherches portent sur les transformations des statuts sociaux (chômage et emploi), sur les groupes professionnels (agents sportifs, conseillers professionnels, élus locaux) et sur les coordinations dans les activités de travail (communautés de développeurs de logiciels libres, entreprises politiques). En outre, il développe des travaux sur les méthodes biographiques.*